

Au début de l'histoire

Banlieue de Londres, 1944

— Qu'as-tu pensé de cette rencontre ? demanda Samuel, sans regarder son ami, assis près de lui.

Après avoir quitté la réunion, évidemment secrète, à laquelle les avait conviés l'état-major du Général, Samuel Kühne et David Horowitz avaient partagé le même taxi. Ils étaient amis depuis de bien longues années, depuis l'enfance, et, la vie ayant fait son œuvre, ils avaient suivi chacun leur chemin, s'éloignant l'un de l'autre. Il avait fallu l'apparition d'un monstre et de ses cohortes diaboliques pour que leurs chemins convergent à nouveau et qu'ils se retrouvent.

Les deux amis avaient réussi leur vie : famille, affaires, tout leur avait souri, même dans l'horreur de cette moitié de siècle, ils avaient eu de la chance. La chance, contrairement à des dizaines de milliers d'autres personnes, d'être en vie, tout simplement. Ils avaient fait preuve d'une intelligence et d'une intuition insolentes. Dès 1931, ils avaient pressenti les changements comme on sent venir l'orage. Chacun de son côté, ils avaient anticipé l'obscurité qui recouvrirait bientôt l'Europe et le monde. Ils avaient peu à peu déplacé leurs activités, leurs fortunes, leurs familles. Ils avaient essayé de mettre leurs amis à l'abri, mais leur communauté se trouvait partout à la fois, chaque juif étant lié par la famille, par les affaires, ou par les deux à tous les juifs du monde, ou presque. Ils avaient fait leur

possible, y compris pour contrecarrer ou pour ralentir les plans de la nouvelle Allemagne. Ils avaient réussi, même si cela avait été long et coûteux en vies humaines.

Lorsque le Reich était advenu, ils avaient chacun fait en sorte de soutenir toutes les formes de résistance au national-socialisme, partout en Europe, et jusqu'en Amérique. Ils avaient accompli des merveilles. Ils comptaient sans doute parmi les dix hommes qui avaient le plus influencé le cours et l'issue de cette guerre.

— Je ne sais pas trop. Ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas tant ce qui s'est dit aujourd'hui que ce dont personne n'a parlé.

Ce court échange avait été, sans qu'ils en soient encore conscients, la première pierre de l'édifice qu'ils allaient bientôt bâtir. Personne ne parlait du sort de toutes ces familles qui avaient été assassinées, à qui on avait tout pris, sous prétexte d'origine, d'opinion, et souvent même sans aucun prétexte. On ne parlait que de se partager les territoires et les actifs du Reich, de faire en sorte d'empêcher l'Allemagne de se relever et de se réarmer pour faire renaître de ses cendres cette abjecte vision de l'Humanité.

Les deux hommes se sentaient mal à l'aise, eux qui avaient voué quasiment les deux dernières décennies à limiter les dégâts de la guerre, pour eux-mêmes d'abord, puis pour tous ces gens qu'ils ne connaissaient pas ni ne connaîtraient jamais.

David avait l'air profondément pensif, triste. Samuel savait bien ce qui tracassait son ami : David considérait que chaque vie humaine avait autant de valeur que l'humanité tout entière ; éminemment intelligent et particulièrement pragmatique, il concevait la nécessité de réorganiser l'Europe, mais son cœur ne cessait de lui hurler qu'il fallait d'abord s'occuper des gens, que c'était la meilleure solution pour reconstruire une Europe saine et solide : de la qualité des fondations dépendraient la robustesse et la longévité de la Synagogue. Seulement, cette solution demandait du temps, beaucoup de temps. Du temps dont on ne disposait pas. Les yeux perdus dans la pluie qui noyait Londres depuis des jours, il avait ajouté :

— Tu sais, je ne crois pas que les hommes qui vont bientôt être appelés au pouvoir se soucient des gens de leurs propres peuples. Ils ne voient que leur propre sort à travers celui de leurs nations.

— Je comprends ce que tu ressens, mais ils ne peuvent vraiment pas considérer les choses différemment. Ce qui reste du monde aura les yeux braqués sur leurs décisions et leurs actions. Ce sont ces regards qui donneront ou pas leur légitimité à leurs futurs gouvernements. Ils vont devoir rapidement être crédibles pour redresser l'Europe. Et n'oublie pas la menace communiste : une Europe en ruine est à la merci des Russes. Alors, les gens...

— C'est bien ce qui m'inquiète. Je suis conscient de l'ordre des priorités pour ces gens-là, et je sais qu'à leur place, nous serions sûrement contraints d'adopter le même comportement, les mêmes options. Mais nous ne sommes pas à leur place. Qui d'autre que nous reste-t-il pour penser à ces personnes dont on a nié jusqu'au droit de vivre ? Et comment les événements auront-ils évolué dans dix ou vingt ans ?

— Nous, nous y pensons. Mais je ne vois pas ce que l'on peut faire.

David n'avait plus rien dit du reste du trajet. Le taxi l'avait déposé le premier. Perdu dans ses pensées, il n'avait même pas salué son ami. Samuel l'avait regardé quelques instants, immobile sous la pluie. David lui paraissait perdu, maintenant que l'avenir de l'Europe semblait placé entre les mains des grands de l'Ancien Monde et les futurs grands du Nouveau Monde, perdu comme l'avaient été tous ces enfants séparés de leurs parents par la guerre.

Les jours passaient et se ressemblaient, maintenant que la fin était proche. David ne parvenait pas à fixer ses pensées sur autre chose. Il en perdait le sommeil et l'appétit. Il fumait beaucoup trop. Comment rester dans la course, une fois la ligne d'arrivée franchie ? Il avait l'impression de n'avoir plus aucun rôle à jouer, après en avoir tenu l'un des principaux des années durant. Quelque chose d'encore abstrait se dessinait dans les brumes de son esprit. La guerre

s'achevait, mais il y aurait encore beaucoup à accomplir. L'Histoire ne s'arrêtait pas là.

Assis à son bureau, il gribouillait sur une feuille, tout en laissant ses idées divaguer, dans l'espoir qu'elles finiraient bien par s'organiser d'elles-mêmes. Il sortit de ses réflexions en entendant sa sœur frapper à la porte. Son regard accrocha un motif qui ressortait de ses crayonnages, répété encore et encore.

Ils se retrouvèrent dans le Club de Samuel, celui de David n'ayant pas rouvert, pratiquement détruit par les bombardements dont Londres avait été la cible ces derniers mois. Après le rituel du cigare au coin du feu, accompagné d'un Islay single malt hors d'âge (et de prix, cela va de soi), à converser de tout et de rien, de leurs familles, de leurs affaires, de l'avenir du monde, Samuel demanda à son ami la raison de l'impatience qu'il avait cru déceler au téléphone, lorsque David lui avait dit qu'il souhaitait le voir. David ne répondit pas. Il termina son verre, songeant à l'incongruité de leur conversation – ils étaient au moins aussi influents que les plus puissants hommes de la planète, palabraient de l'avenir des nations, présidaient à leurs côtés aux destinées du monde, comme s'ils discutaient tout simplement de la valeur des actions de leurs entreprises ou de la qualité des cigares et du whisky qu'ils venaient de déguster – puis demanda à Samuel s'ils pouvaient prendre leur dîner dans un salon privé, plutôt que dans la grande salle à manger. Son intonation et son expression le dispensèrent de toute explication. Samuel appela le maître des lieux et organisa leur dîner en quelques mots. Leur hôte fit comme s'il s'agissait d'une doléance courante, se comportant avec un naturel et un flegme désarmant : il leur proposa de déguster un autre verre en attendant que l'on prépare le salon privé. Il revint vers eux quelques instants plus tard et les introduisit dans une pièce à l'écart, où, leur assura leur hôte, ils seraient tranquilles. Tout était prêt : une table était dressée pour deux personnes ; une bouteille de Pauillac Château Lafite Rothschild

était débouchée, posée sur un guéridon. S'approchant, David lut le millésime sur l'étiquette : 1934. Une excellente année, sans doute.

David attendit que le début du service fût terminé et qu'ils fussent seuls avant de prendre la parole.

— J'ai beaucoup réfléchi, Samuel. Je crois que finalement la guerre est loin d'être terminée. Je veux dire, la guerre des pays s'achève, et avec la meilleure conclusion possible. Mais les choses n'en sont pas pour autant terminées. Sais-tu combien de ces ordures ont réussi à se cacher ? Sais-tu ce que projettent les derniers dignitaires du Reich et leurs plus éminentes relations des pays alliés ou occupés, ceux qui sont les plus malins, ceux qui ont compris que la folie de leur chef, qui les a d'abord rendus si puissants, allait aussi causer la chute du Reich, et la leur ?

— Oui, David. Je sais que les plus malins ont aménagé, pour certains depuis le début de la guerre, des positions de repli en cas de défaite, des moyens de s'échapper et de se cacher. Quelques-uns n'ont jamais cru à cette utopie ; ils ont été de simples opportunistes sans scrupule. Je sais que certains ont trouvé des amis, et qu'ils ont su cultiver ces amitiés. Et comme toi, je sais où ils comptent se terrer. Je dispose des mêmes informations et des mêmes sources que toi, tu le sais.

— Et ?

— Et quoi, David ?

— Et que va-t-il leur arriver ? Je te pose la question, mais je connais déjà la réponse : rien. Dans l'immédiat en tout cas. Comme nous le disions l'autre jour, il y a un ordre dans les priorités. Je ne crois pas que pourchasser ces hommes soit dans les premières. Et je pense que plus ils auront de temps avant l'ouverture de la chasse, plus ils seront difficiles à retrouver et plus ils auront eu le temps de se constituer en réseau, de se protéger les uns les autres.

— Tu as une idée derrière la tête. Que proposes-tu ?

— Plutôt un embryon d'idée. Les autorités n'auront ni les moyens, ni la volonté, ni la liberté d'agir. Mais une organisation indépendante aurait toute latitude d'intervenir, surtout si elle n'a pas vraiment d'existence. Ni de compte à rendre.

C'est ainsi que leur organisation était née, sans déclaration, sans statut légal, sans nom. Une espèce de confrérie ou de club, mais sans organe de direction défini. En moins de deux ans, elle était devenue une entité d'une puissance incroyable, dotée de moyens matériels, humains et financiers presque illimités dont tout le monde supposait l'existence, mais dont personne ne pouvait en apporter la moindre preuve et dont personne, en réalité, ne cherchait à la prouver. Un fantôme dont même les membres ne se connaissaient pas entre eux. Un spectre qui jetait sur les anciens nazis l'ombre de leur propre chute. L'organisation mettait en œuvre des cellules indépendantes et étanches. On ne savait pas qui donnait les ordres, attribuait les missions. Chaque cellule pouvait supposer qu'elle n'était pas unique, mais ignorait qui composait les autres et quelles étaient leurs spécificités, leurs spécialités et leurs champs d'action ou si elles existaient réellement. Ce qui devait passer de l'une à l'autre suivait un canal intraçable, inviolable et dont la sécurité était pour ainsi dire absolue.

Pour constituer ses premières cellules d'action, l'organisation avait pioché indifféremment dans les armées régulières, les agences de renseignement, les unités de police, parmi les résistants, parmi les descendants des victimes de la folie des hommes.

Un seul objectif : retrouver et ramener en Europe – par la force si nécessaire, et toujours dans le secret – les cibles désignées pour les faire juger.

Un seul type de cibles : des Allemands responsables du régime nazi, mais aussi des Italiens, des hommes d'église, des Français, des Autrichiens qui avaient collaboré activement... Tous avaient un point commun : ils étaient responsables des millions de vies détruites par la vision d'un fou. Tous avaient été l'un des rouages, plus ou moins gros, de ce jeu macabre.

Alfred Jodl, chef de l'état-major de la Wehrmacht, Ernst Kaltenbrunner, responsable du Reichssicherheitshauptamt (l'Office cen-

tral de la sécurité du Reich) et Wilhelm Keitel, chef de l'Oberkommando der Wehrmacht, avaient été, quoiqu'en ait retenu l'Histoire, les trois premiers succès de l'organisation qui les avaient retrouvés, attrapés et rapatriés alors que tout le monde ignorait qu'ils avaient réussi à s'enfuir ou même qu'ils fussent encore en vie. Ils avaient été choisis pour compter parmi les vingt-quatre accusés du procès de Nuremberg. Ils avaient été condamnés.

Ces activités avaient évidemment un énorme inconvénient : elles coûtaient très cher. Pour assurer la continuité de son action et financer les recherches et les « rapatriements », l'organisation avait dès le commencement créé en parallèle une espèce de filiale, elle aussi très discrète, mais dont l'existence était cette fois notoire et dont le travail était très différent. Les victimes de spoliation se tournaient vers elle lorsqu'elles ne réussissaient pas à récupérer leurs biens par leurs propres moyens. La recherche et la restitution des biens étaient des activités légales plutôt bien perçues par les gouvernements et leurs opinions publiques, et qui rapportaient énormément d'argent. Ce service n'était facturé au client qu'en cas de succès et ne coûtait « que » dix pour cent de la valeur des biens restitués. Cette manne permettait d'entretenir, de renforcer et d'étendre la puissance de l'organisation. D'autres services, d'autres entreprises et des années de travail avaient fait de l'organisation l'Organisation, l'une des plus importantes puissances privées au monde.

Suisse, 1957

— Treize ans. Treize ans, Samuel, qu'on tient le cap ! Je ne comprends plus ce que tu veux ! Où sont passées les idées qui nous ont guidés ? Des commerçants ! Voilà ce que tu veux qu'on devienne ! De vulgaires commerçants !

— David, tu n'écoutes jamais rien ! Tu n'as plus aucune idée de ce qu'est devenue l'Organisation aujourd'hui ! Ce qui la définissait

autrefois la tue peu à peu alors qu'elle pourrait encore tellement nous rapporter !

— J'ai très bien entendu ! Et si cette Organisation se meurt, c'est qu'elle n'a plus d'utilité, plus de raison d'être. Si elle décline, c'est que son temps est passé. Qu'elle a rempli son office ! S'il n'y a plus personne à trouver, c'est qu'on a terminé notre travail.

— Comme c'est facile pour toi. Tu as conservé tes activités pendant que moi, je me chargeais pour nous deux, POUR NOUS DEUX, de faire fonctionner NOTRE organisation ! Cette Organisation dont TU étais pourtant l'initiateur ! Moi, j'ai tout laissé de côté pour elle ! On aurait qu'à convertir ses activités, les diversifier.

— Et à quelle reconversion penses-tu ? À quelles diversifications ? Avec les spécialités de nos membres, je n'en vois pas trente-six, et celles que j'entrevois ne me plaisent pas. Je t'ai déjà laissé prendre trop de libertés.

— Tu m'as laissé prendre trop de libertés ? Je ne suis pas l'un de tes employés, ni l'un de tes obligés, ne l'oublie pas. Tu me fatigues avec tes discours, David. Avec tes grandes idées et ta morale ! Je ne me souviens pas t'avoir jamais entendu jouer les oies blanches lorsqu'il fallait tuer, enlever, soudoyer, faire chanter pour mener à bien les missions que nous choissions !

— Nous le faisons pour de bonnes raisons !

— Et moi, je ne vois pas de différence.

— Tu veux faire de l'Organisation une espèce d'agence de location de mercenaires !

— Pourquoi les grands mots ?

— Je ne te laisserai pas faire, Samuel. Comme tu l'as si bien dit, c'est moi qui suis à l'origine de cette Organisation.

1959

Le monde des affaires, le monde politique, toutes les sphères du pouvoir mondial s'émeuvent de la nouvelle.

David Horowitz, l'homme d'affaires, le philanthrope, le très puissant David Horowitz a été retrouvé mort dans le bureau de sa maison, un revolver à la main, une balle dans la tête.

Lors de ses obsèques, nécessairement organisées dans l'intimité la plus stricte, c'est son ami d'enfance qui prononça l'éloge funèbre la plus douce et la plus tendre, la plus belle qu'on pouvait imaginer.

C'est ce même ami d'enfance qui pensait s'être affranchi et qui croyait enfin hériter des pouvoirs de l'Organisation, qui espérait pouvoir lui donner enfin une nouvelle direction, plus adaptée à ses nouvelles aspirations. Quelle ne fut pas sa colère lorsqu'il s'aperçut que David avait peu à peu démantelé l'Organisation, ne lui laissant que les miettes d'une puissance autrefois infinie. Comment avait-il pu être aveugle au point de ne rien soupçonner ? Comment diable David s'y était-il pris ?

1963

Quatre ans. Il lui avait fallu quatre ans pour se remettre de ce qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer comme une trahison. Quatre ans pendant lesquels il avait fait le deuil de son œuvre, pendant lesquels il avait changé. Il était devenu un homme dur, froid et cruel. Ou peut-être s'était-il simplement révélé.

Sur les ruines de l'Organisation, avec les miettes que lui avait laissées David, il avait bâti son propre empire. Bien plus modeste, certes, bien moins recommandable aussi. Mais au moins, celui-ci était le sien. Comme un ultime pied de nez à son traître d'ami, il avait conservé la dénomination d'Organisation. Ce nom désignerait désormais une tout autre chose ou plutôt son reflet inversé : il cacherait ses activités litigieuses derrière une façade de respectabilité. Il appliquerait la méthode des Italiens d'Amérique. Il suivrait les conseils de son nouvel ami, Filippo Sacco. Il comptait bien être de toutes les affaires, pour peu qu'il ait personnellement quelque chose

à prendre. Enfin, il s'était affranchi de ses derniers scrupules, grâce à David, et de David lui-même.

Samedi

La journée s'annonçait splendide. Le ciel de Seine-Maritime tenait les promesses de la veille. Le vent venu de la mer avait chassé les nuages qui, hier encore, encombraient l'horizon, donnant à la ville un aspect grisâtre, presque brumeux et qui rappelait les matinées humides et froides d'octobre. La mer, qu'on devinait vers le nord, avait asséché l'air et le soleil réchauffait la ville.

L'église Saint-Rémy, la nouvelle, étalait sur sa façade la volonté qui présida à la fin des travaux de construction. On y devinait l'influence de la Renaissance et des églises contemporaines de l'époque de sa construction. L'ensemble semblait jeter à la face du fidèle la toute-puissance de la Sainte Église, même avec cette asymétrie qui caractérise l'édifice. La deuxième tour, jamais construite, aurait dû à l'origine lui rendre sa symétrie et divine perfection.

L'assemblée n'attendait plus que l'arrivée de la future mariée. Le prêtre, en habit de cérémonie, observait les rues de cette ville qu'il avait appris à aimer, avec le temps. Il pensait à l'ironie de sa situation, de celle de l'Église en général, en réalité : il prêchait dans une église qui avait été conçue pour promouvoir le renouveau et asseoir encore la foi catholique, renforcer son influence dans la vie des croyants. Saint-Rémy, à l'origine bâtie au pied du château, était peu à peu tombée en ruine. On avait décidé de la rebâtir, plus près du centre de la ville. Thomas Bouchard, l'échevin et le trésorier de la paroisse, en avait posé la première pierre vers 1520. Le chœur gothique, entouré d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes, fut achevé une vingtaine d'années plus tard. Mais les travaux furent interrompus par les guerres de religion. Ils reprirent plus tard, alors dans l'esprit de la Contre-réforme catholique : ramener le fidèle dans le sillage du berger, dans l'église. Et lui, dans ce lieu, ne pouvait que constater, à

quelques siècles de là, le désamour de ses paroissiens. Il y avait, à chaque office, de moins en moins de monde pour occuper cette large et majestueuse nef. L'église se vidait de sa substance, comme si elle s'apprêtait à rendre son dernier souffle. Sans combattre, cette fois. Le cycle de la vie de l'Église. Quelques hauts, fruit d'incommensurables efforts pour remonter des bas, de plus en plus bas, de plus en plus nombreux.

Le curé parvint pourtant à se réjouir, en voyant la voiture de la mariée déboucher au coin de la rue des Bains et s'engager dans la rue Bouchard : aujourd'hui, au moins, il ferait salle comble. Il n'y avait plus guère qu'en ce genre d'occasions que le Père Vincent voyait son église pleine de vie.

Du coin de l'œil, il vit Laurent, le futur époux, se débattre intérieurement entre, croyait-il, l'impatience de prendre femme et l'inquiétude de commettre une erreur. Le Père Vincent pensait savoir d'expérience ce que ressentaient ces gens, jeunes et moins jeunes ; il était passé par là, lui aussi, dans une autre vie, dans un autre temps.

Alors que la voiture s'arrêtait devant son église, le prêtre sentit sa joie retomber, comme chaque fois. Il allait marier et sermonner ces deux êtres devant un dieu qu'ils ne serviraient pas, dont ils ne suivraient que les préceptes qui les arrangeraient, et dans lequel peut-être ils ne croyaient même pas. Mais il fallait bien vivre et faire vivre ce qui restait de son Église qu'il trouvait de plus en plus moribonde. Et surtout, jour de mariage oblige, la quête serait bonne. En ajoutant la somme ainsi récoltée à celle des autres mariages de l'été, peut-être pourrait-il enfin faire réparer la fuite de la toiture de la seule des tours jumelles à avoir été bâtie.

Sourire de circonstance, paroles de bienvenue, le Père Vincent venait d'endosser son rôle chaleureux du marieur qui se prépare à sceller deux destins l'un à l'autre, pour l'éternité et à la gloire de Dieu.

Le Père Vincent se retrouva seul dans son église, accablé de tristesse et de désespoir. Il n'avait pas choisi cette vie pour donner quelques représentations. Il avait cru pouvoir apporter du soutien, du réconfort, amener un peu de lumière dans les existences et ainsi, assez égoïstement, redonner un sens à sa vie et réparer ses erreurs. Il s'était trompé. Il n'était ni le Messie ni le Prophète. À peine un porte-parole qu'on n'écoutait plus guère que distraitement.

Pourtant, la cérémonie avait été ce qu'elle devait être. Un merveilleux moment de partage, de bonheur et de bonne humeur. Les mariés avaient l'air amoureux. Ils semblaient croire profondément en leur histoire. La quête avait été à la hauteur de ses espérances : les travaux de toiture auraient lieu avant le prochain hiver. Il se dit que ce n'était finalement pas si mal. Il devait retrouver sa juste place : il œuvrait pour une cause dont il ne représentait qu'une infime particule, un minuscule rouage. Au moins, se dit-il, il avait aujourd'hui rempli son temple et cela permettrait à l'édifice de tenir encore quelques années.

Chapitre 1

Elle ouvrit les yeux. Obscurité. Le jour n'était pas encore levé. Amusée, mais encore enveloppée de la chaleur de son lit et de la douceur de son sommeil, elle paria avec elle-même : 4 h 34.

Lentement, elle se retourna vers la table de chevet sous laquelle elle posait son réveil. La lumière rouge qu'il projetait dans la nuit la dérangeait, mais elle ne s'était jamais résolue à trouver autre chose. Alors, elle le dissimulait pour en atténuer le rougeoiement. Au moins était-il silencieux. Elle supportait encore moins l'affreux et assommant tic-tac métallique des réveille-matins que l'on remonte chaque soir. Son père en avait un et elle entendait, enfant, le cliquetis des engrenages, à travers le silence de leur minuscule pavillon de Rouxmesnil-Bouteilles. Elle imaginait, dans le secret de sa chambre, entendre un monstre mécanique venu d'elle ne savait où pour l'enlever et l'emprisonner, telle une princesse, dans la plus haute salle de la plus haute tour. En plus, elle aimait connaître l'heure, lorsqu'elle se réveillait. Mais depuis quelques jours, elle n'avait plus besoin de consulter son appareil, elle savait d'instinct l'heure qu'il était.

Elle tâtonna à la recherche de son réveil, fourrageant dans le bric-à-brac entassé à proximité du lit : livres, carnet de notes et de croquis, mouchoirs usagés et paquets de mouchoirs neufs, stylos et crayons en tous genres, emballage de chocolat, boîte de préservatifs... En la reconnaissant du bout des doigts, elle se dit que cela faisait bien longtemps qu'ils n'avaient pas servi, ceux-là, et qu'ils avaient sûrement dépassé la date limite d'utilisation. Elle nota mentalement : « *vérifier*

les capotes ». Le réveil jouait à cache-cache avec sa main. Elle allait devoir ranger un peu tout ce bazar. Elle se promit d’y mettre bon ordre tout à l’heure. Ou demain.

Elle finit par sentir le boîtier de plastique arrondi et le saisit. Gagné. 4 h 34. La nuit était finie.

Elle se leva et se dirigea vers les toilettes. Première étape. Puis elle descendit dans la cuisine. Elle prépara son petit déjeuner, comme d’habitude : elle jeta le filtre à café de la veille à la poubelle et en mit un nouveau dans le porte-filtre, qu’elle remplit de café moulu. Elle versa de l’eau dans le réservoir et alluma la cafetière. En attendant que le café soit prêt, elle se servit un verre de jus de fruits, qu’elle avala d’un trait. En farfouillant dans le placard, au-dessus du frigo, elle trouva un paquet de biscuits et se dit que dans la cuisine aussi, il y avait du rangement à faire. Elle l’ajouta à la liste en se disant que de toute façon, il faudrait ranger toute la maison, les quelques pièces qu’elle utilisait, en tout cas, et faire un peu de ménage par la même occasion. Pensive, elle grignota machinalement quelques biscuits.

Elle s’était offert cette demeure, trop chère et trop grande pour elle, sur les hauteurs de Dieppe, avec les droits de son premier album de croquis et le produit des ventes de ses dessins originaux, dont les prix s’étaient envolés. Ses paysages normands avaient fait un carton. Elle avait été repérée par un éditeur, puis par des galeristes qui lui avaient commandé des dessins. Et voilà, elle en avait fait son métier et elle gagnait sa vie très, très confortablement. Et surtout, elle ne travaillait que lorsque l’envie la prenait, lorsqu’elle avait quelque chose à dessiner. C’était d’ailleurs le cas. Depuis cinq jours, elle se réveillait immanquablement à la même heure, signe d’un nouveau projet qui la taraudait et se précisait.

Le gargouillement de la cafetière derrière elle lui indiqua que le café était prêt. Elle s’en servit un grand bol, attrapa son paquet de tabac – son plus mauvais vice, mais pas le seul, pensa-t-elle en souriant – et sortit sur la terrasse. Comme chaque matin, elle posa son bol sur la petite table et roula sa cigarette en regardant la ville encore endormie. Cette vue ne la lassait toujours pas. Lorsqu’elle s’était mise à la recherche d’une maison, la sienne était la première de la liste des

maisons qu'elle souhaitait visiter. Après la traditionnelle visite, l'agent immobilier la fit passer sur la terrasse. Elle en avait eu le souffle coupé. Elle avait proposé le prix que demandaient les vendeurs, sans aucune négociation, et était devenue l'heureuse propriétaire de cette splendide demeure.

Elle se colla la cigarette qu'elle venait de rouler entre les lèvres et l'alluma. Elle réfléchit au programme de sa journée. Elle irait se promener sur la plage, en face du casino, avant l'affluence. Elle espérait avoir la plage et la ville pour elle seule. Elle aimait se retrouver face à l'océan, avec cette impression que ses projets mûrissaient mieux, comme s'ils avaient une vie propre. Ensuite, elle rentre-rait prendre une douche. Et rangerait la maison.

Elle but son café en fumant. Repassant dans la cuisine, elle déposa son bol sur le plan de travail et monta enfiler sa tenue de marche : un vieux jean, le sweat de son père avec le logo du club de football pour lequel il avait joué les entraîneurs bénévoles des années durant. Elle enfila ses baskets. En passant au plus court, elle serait sur les galets dans dix minutes. À moins qu'elle ne se décide à faire le détour par la vieille ville. Elle se déciderait en route.

Elle se mit en chemin.

L'homme se dissimulait dans le recoin aveugle que formaient le garage et le bûcher de la grande maison. Il traversait les jardins pour s'éloigner de la ville en évitant les rues. Il pensait avoir ainsi plus de chances de quitter Dieppe sans se faire voir. Il avait eu juste le temps de se cacher lorsqu'il avait entendu la porte s'ouvrir. Pourtant, il imaginait mal les habitants de ce quartier commencer leur travail à l'aube. Il risqua un œil : une jeune femme, seule, claquait la porte et se dirigeait vers la rue, qu'elle se mit ensuite à descendre.

Il attendit quelques minutes. Rien. Ni bruit ni jeune femme revenant sur ses pas. Il allait franchir la clôture pour passer dans le jardin suivant, mais réalisa qu'il n'avait pas vu la jeune femme fermer sa

porte à clé. Et s'il allait chercher de quoi manger, rapidement ? Mais si la jeune femme rentrait ?

Il pesa le pour et le contre un moment et se dit finalement qu'il n'aurait peut-être plus d'autre occasion de se nourrir avant longtemps. Il s'était enfui, avec juste ce qu'il avait sur lui. Autant dire rien.

Il se dirigea d'un pas incertain vers la porte d'entrée et fit jouer la poignée. La porte s'ouvrit sans le moindre bruit. Après avoir vérifié que personne ne l'observait, il se glissa à l'intérieur et referma derrière lui. D'abord, s'assurer que la maison était vide. Il commença par vérifier le rez-de-chaussée. Il se trouvait dans une vaste entrée. Sur la gauche, une pièce dont les baies vitrées donnaient la sensation de surplomber la mer. Elle était encombrée de croquis plus ou moins aboutis, de cartons à dessins qui s'alignaient le long des murs ; au centre, une table à dessiner, une chaise et un meuble bas qui disparaissait sous les pots remplis de crayons. Il continua sa visite. Une salle de bains, des toilettes. Une grande pièce donnant sur la terrasse, vide. Il remarqua le panorama magnifique. En revenant sur ses pas, il visita ce qui devait faire office de salon ; il le devina à la présence de la télévision posée sur le sol et à la pile de coussins disposés en simulacre de canapé. Puis la cuisine. Il sentit que cette pièce était une pièce de vie, la seule qu'il eût visitée jusqu'alors. Ici aussi, des cartons à dessins, des crayons, un ordinateur portable voisinant avec une cafetière encore à moitié tiède, presque pleine et de la vaisselle entassée dans l'évier. La porte, au fond de la cuisine, donnait dans le garage. Revenant dans l'entrée, il trouva l'escalier desservant les étages. Toujours aucun bruit. Il monta la volée de marches et visita rapidement quatre nouvelles pièces. Toutes vides. Encore un escalier. Sur le palier, deux portes. Derrière la porte de droite, il découvrit un débarras, encombré de dizaines de cartons scotchés. Il referma la porte et se dirigea vers l'autre. La chambre. Cette si grande maison paraissait n'être habitée que par une seule personne, sûrement la jeune femme qu'il avait aperçue. Il retourna dans la cuisine et ouvrit tour à tour chaque placard. Il ne trouva pas grand-chose à se mettre sous la dent. Il fit le même constat en regardant dans le réfrigérateur.

Il décida alors de s'asseoir quelques instants pour faire le point sur sa situation avant de repartir.

Le front de mer était désert. Le soleil se levait à peine lorsque Claire descendit au bord de l'eau. Elle fit comme d'habitude. Elle suivit la grande plage, rattrapa la route et redescendit sur la plage de Puys, beaucoup plus petite que la grande plage de Dieppe, encaissée, cachée et bien moins fréquentée. Elle avança, perdue dans ses pensées désordonnées, ressentant juste le moment, le souffle du vent léger, respirant l'air salé, se laissant aller. Elle s'installa juste au-dessus de la limite tracée sur le sol par le sac et le ressac de la mer. Et ses pensées, comme toujours, s'organisèrent et se déployèrent autour de ce projet qui se faisait jour peu à peu.

Avec sa réputation, on pouvait même commencer à dire sa renommée, elle espérait pouvoir enfin se consacrer à ce projet qu'elle mûrissait depuis des années, sans avoir encore aucune idée précise de la forme qu'il revêtirait. C'est par hasard qu'elle était tombée dans le dessin de paysage. Elle excellait à rendre l'atmosphère et la lumière des lieux qu'elle croquait, elle le savait, et était consciente que c'était là que résidait la plus grande part de son talent. Elle possédait certes un très bon coup de crayon, mais ce qui rendait ses dessins extraordinaires, de l'avis de tous, c'était l'atmosphère et la lumière.

Ce dont elle rêvait en réalité, c'était de réaliser un album de portraits. Des portraits authentiques, de gens pris sur le vif, comme en photographie, comme par surprise. Elle espérait que son éditeur la suivrait, que les galeristes y trouveraient potentiellement le bonheur de leurs clients et le leur. La seule chose qui la retenait encore, c'était le « premier dessin ». C'est ainsi que Claire appelait ce premier et unique dessin d'une série à venir qu'elle présenterait à ses partenaires pour les convaincre de la suivre dans son projet. Mais elle n'avait pas encore trouvé le sujet de ce portrait.

Elle ne se rendit compte que le jour s'était complètement levé qu'avec l'arrivée d'autres promeneurs solitaires – mais moins qu'elle